

24 images

24 iMAGES

**Demain**

*Mia Madre de Nanni Moretti*

Gérard Grugeau

---

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82819ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (2016). Review of [Demain / *Mia Madre* de Nanni Moretti]. *24 images*, (178), 54–55.

# Mia Madre *de Nanni Moretti*

## DEMAIN

par Gérard Grugeau



À deux reprises dans *Mia Madre*, Margherita, cinéaste angoissée en plein tournage, demande à ses comédiens de se détacher de leur rôle parce qu'elle veut les sentir exister à côté de leur personnage. Si cette proposition prend des airs de petite leçon de cinéma, au même titre que les reproches que la réalisatrice adresse à un cameraman qui cadre de trop près les affrontements sociaux, se faisant ainsi complice de la brutalité des forces de l'ordre contre les ouvriers, elle entre aussi en résonance avec le profond désarroi qui habite l'héroïne du dernier opus du grand maître italien. Comment trouver sa juste place dans la vie ? Comment être dans un vrai rapport aux autres et trouver la bonne distance ? Comment la vie et le cinéma s'interpénètrent-ils, se fécondent-ils ? Autant de questions graves qui taraudent *Mia Madre*, un film qui campe constamment sur la crête de l'émotion avec une délicatesse infinie et s'avère la quintessence de l'art morettien, soit l'expression subtilement décantée d'une œuvre protéiforme aussi riche qu'indispensable à notre compréhension du monde. Car loin de tout narcissisme grossier, le cinéma de Nanni Moretti, qui filme volontiers à la première personne (*Journal intime*, *Aprile*), nous donne régulièrement des nouvelles du bien commun et du vivre ensemble à la faveur d'autoportraits intimistes ou de portraits de groupe écrits aujourd'hui à plusieurs mains. En cela, aussi à l'aise dans le drame que dans la comédie, ce cinéma-là nous est indispensable... avec ses joies, ses rêves, ses colères, ses élans brisés et ses accablants. Le bilan ici est lourd à plus d'un titre et pourtant, au bout du compte, la vie finit toujours par reprendre ses droits. Demain est déjà là.

Les désillusions et l'errance sont au cœur de *Mia Madre*, comme un leitmotiv lancinant. Mais il y a bien sûr, avant toute chose, l'appréhension de la perte que représente pour Margherita et son frère Giovanni la mort annoncée de leur mère, Ada (Moretti a perdu sa propre mère au moment du montage de *Habemus Papam*, son précédent film). Comparée à ce frère parfait et complice, qui est aux petits soins pour la malade, Margherita est à côté de sa vie ; elle se sent coupable et inadéquate sur tous les plans, d'autant plus qu'elle vient de rompre avec son compagnon et que le tournage de son film vire au cauchemar à cause du comédien principal (John Turturro) qui cabotine à souhait sur le plateau et offre la meilleure part comique du scénario. Mais si *Mia Madre* émeut autant, c'est que le film, dépressif et âpre de par le sentiment d'urgence qui le travaille, est aussi une chambre d'échos aux mille nuances où se répondent les thèmes morettiens en une multitude de reflets diffractés.

Déjà dans *La chambre du fils*, la mort s'invitait à l'écran, fauchant brusquement la jeunesse dans son élan et précipitant une famille dans le temps douloureux du deuil, alors qu'ici, la mort à venir fait doucement son chemin, prenant possession des esprits en cercles concentriques qui se resserrent. Comme dans *Le caïman* (la colère anti Berlusconi en moins), on retrouve aussi dans *Mia Madre* le film dans le film sur fond de séparation de couple et de crise politique. Comme dans *Habemus Papam*, la dérive de Margherita renvoie par ailleurs aux déambulations dans Rome du pape démissionnaire qui renonce à sa charge et laisse le pouvoir en vacance. Une image que le présent film reprend sur un versant plus dramatique puisque la fugue d'Ada

(quittant le centre hospitalier en chemise de nuit) imaginée par Giovanni et Margherita dans un flux de conscience commun, a tout du signe avant-coureur de sa toute prochaine disparition. Parallèlement, *Mia Madre* sonne l'heure des bilans et rarement la solitude lasse d'un personnage n'a-t-il autant dit notre époque et sa déroute : les couples qui éclatent, la crise de l'emploi et l'arrogance du néolibéralisme, le sentiment diffus que le cinéma d'auteur ressasse ses clichés, qu'il n'arrive plus à parler à la conscience citoyenne et influencer sur le corps social, la perte de sens, la dictature du faux et l'impuissance ressentie face une réalité devenue indéchiffrable. Campée sur ses certitudes alors que le doute s'insinue partout, Margherita s'accroche à sa quête de l'authentique, à l'image de Moretti entremêlant la vie et le cinéma en insérant dans la fiction des détails autobiographiques comme autant de traces d'un temps meilleur aujourd'hui révolu : les vraies lunettes de sa mère sur la table de nuit de l'hôpital, la liste de ses médicaments.

Même si le scénario de *Mia Madre* est le fruit d'un travail collectif, Moretti est partout dans ce film, son image démultipliée. Avec ses doutes, ses humeurs et ses carences affectives, Margherita a tout de l'alter ego s'exposant à nu. Mais Giovanni, le frère, qui s'est mis en disponibilité de son travail pour être auprès de la mère, pourrait bien être aussi une sorte de double apaisé du cinéaste (Moretti interprète d'ailleurs le rôle), un ange gardien qui, en se repliant sur la sphère privée, se choisit et lutte pour la seule chose qui importe à ses yeux en ces temps sombres, à savoir veiller sur ceux que l'on aime. La grande faucheuse rôde, elle est déjà là tapie dans l'ombre, mais le vide cruel qu'elle laissera derrière elle pourra au moins être partagé et comblé. Car, entre le monde des vivants et celui des morts, l'Autre – et les petits cailloux qu'il a semés dans la vie de chacun – continuera d'exister et d'entretenir une flamme commune. Aussi bien les anciens élèves d'Ada en visite à Rome que sa petite fille Livia, à qui cette ancienne enseignante aura légué l'amour du latin qui structure la pensée, vivront dans le souvenir de cette transmission de la connaissance, un autre thème cher à Nanni Moretti. Structurer la pensée, cultiver l'esprit de logique : une humble bouée de sauvetage pour faire front ensemble et mieux endiguer le délitement généralisé.

On le sait, avec sa franche dérision et son humour décalé, le cinéma de Moretti est tout sauf nostalgique et cynique. Au-delà des non dits et des maladroites, des « torrents d'amour » circulent pudiquement entre les personnages de *Mia Madre*, formant une lame de fond irrépensible qui s'insinue partout, entre rêve et réalité, passé et présent. Jamais peut-être la mise en scène du cinéaste n'a-t-elle laissé advenir une telle liberté, une telle porosité entre les niveaux de conscience et les couches de réel. À l'image de l'inondation dans l'appartement de Margherita et de la file de cinéphiles devant un cinéma que remonte l'héroïne en croisant les êtres marquants de sa vie (dont elle-même jeune fille), les glissements se produisent naturellement dans un temps présent d'affliction où les états émotionnels innervent le récit en se bousculant et se télescopant à l'envi. Margherita devient progressivement le moteur de ce lâcher-prise apparent mais ô combien subtil de la mise en scène qui l'isole de plus en plus dans le cadre. Autour d'elle, tout se disloque, se délite alors que la partition obsédante d'Arvo Pärt avance comme une vague. Mais à l'issue du chemin chaotique, une forme d'embellie attend la cinéaste endeuillée. Dans le bureau de l'enseignante disparue où s'empile tout le savoir du monde, un champ / contrechamp réunit la mère et la fille. Puissance simple et résiliente du cinéma, comme une ligne claire défiant le temps et les contraintes du réel : sur un sourire embué, demain prend forme. Malgré la douleur qui la tenaille, Margherita semble soudain réconciliée avec elle-même. Sa mère continue de vivre en elle, la protégeant désormais de la confusion du monde. Porté par les deux regards frémissants de Margherita Buy et Giulia Lazzarini, la séquence nous tire les larmes, comme si le film se vidait d'un coup d'un



trop-plein d'émotions contenues. Peut-être aussi parce que l'on sent justement les comédiennes exister, exister en tant qu'êtres humains à côté de leur personnage respectif, solidaires dans la perte, confiantes en la vie. Un doux apaisement parcourt alors l'écran comme un frisson. **24**

Ce texte est une version enrichie de celui publié en juin sur le site.

Italie, France 2015. Ré. : Nanni Moretti. Scé. : Nanni Moretti, Francesco Piccolo, Valia Santella. Ph. : Arnaldo Catinari. Mont. : Clelio Benevento. Son : Alessandro Zanoni. Mus. : Arvo Pärt. Int. : Margherita Buy, John Turturro, Giulia Lazzarini. Nanni Moretti, Beatrice Mancini. 107 minutes. Dist. : Les Films Séville.